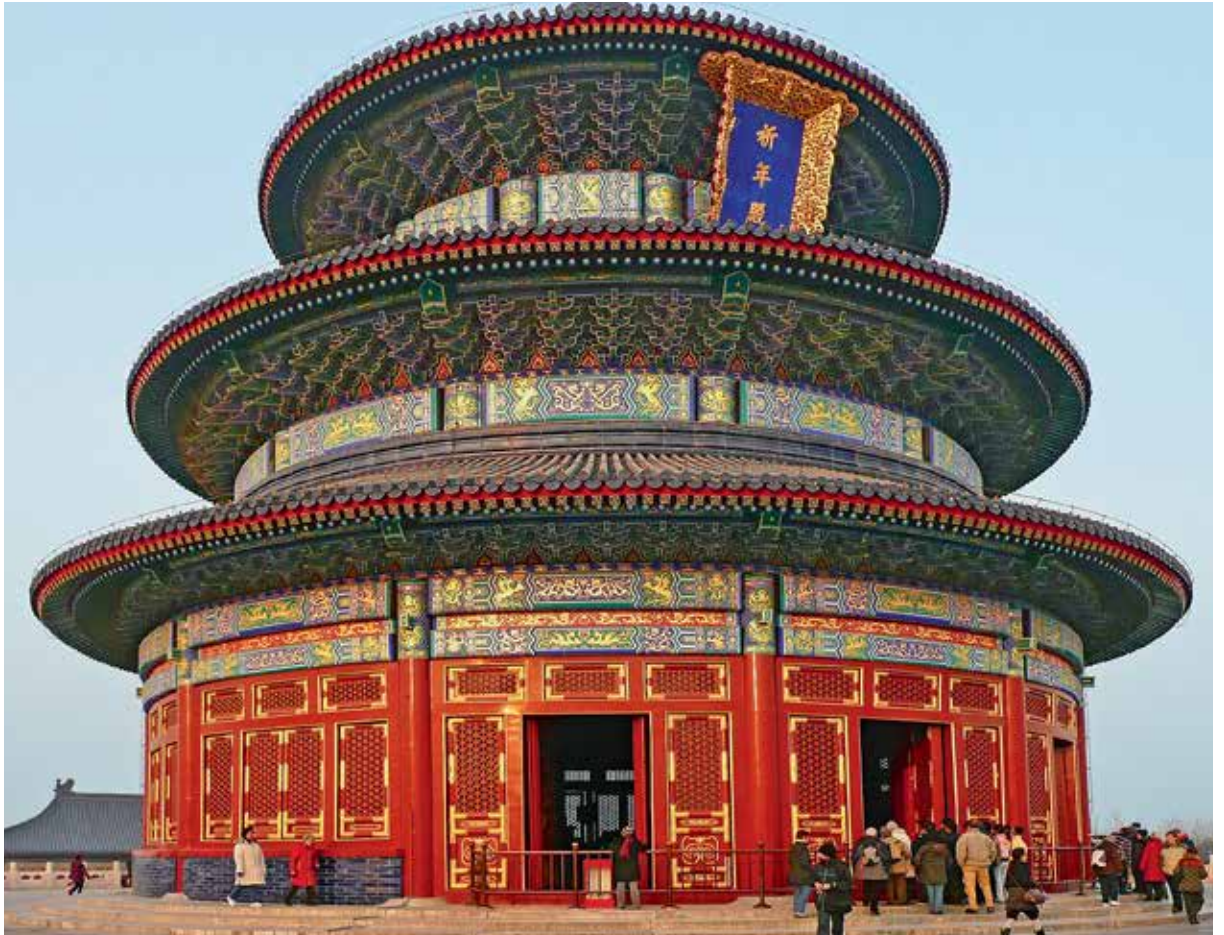


Printemps 2016

Pékin au fil des siècles

PAR VÉRONIQUE CROMBÉ, CONFÉRENCIÈRE DE LA RÉUNION DES MUSÉES NATIONAUX – GRAND PALAIS
ET SPÉCIALISTE DE L'ASIE



Le temple du Ciel ■ L. Luengo

Au nord-est de la Chine, encerclée par la province du Hebei, la municipalité autonome de Pékin se situe dans une zone géographique qui fut longtemps quasi frontalière avec des populations non chinoises, souvent hostiles, et dont les territoires ne furent rattachés à la Chine que tardivement. Aujourd'hui siège du pouvoir politique et centre culturel important, elle reste pourtant, à l'échelle de l'histoire chinoise plusieurs fois millénaire, une jeune capitale.

Pékin dans l'espace

La zone géographique dans laquelle se trouve Pékin se situe dans le prolongement nord-est de la grande plaine de Chine septentrionale, géologiquement constituée de loess et d'alluvions drainés par des cours d'eau turbulents. Au nord et à l'ouest, des montagnes peu élevées – entre 500 et 1 500 m d'altitude – forment une barrière contre laquelle se heurtent les vents d'été en provenance du sud-est. Ce phénomène explique le niveau de précipitations non négligeable dont bénéficie Pékin, ce qui en fait une exception dans une zone qui souffre plutôt de la sécheresse. Quant aux vents d'ouest, ils apportent parfois de violentes tempêtes de poussière.

**16 800 km²****18**
arrondissements
et districts**Plus de
21,5 millions**
d'habitants

Éloignée d'à peine plus de 100 km de la mer, Pékin a pourtant un climat de type continental. Les étés y sont chauds – et même très chauds, avec des pics de température pouvant aller jusqu'à 45°C – et humides ; les hivers, froids et secs. Autrefois, le climat de Pékin était décrit par les jésuites occidentaux résidant à la cour comme particulièrement sain.

Mais la main de l'homme est depuis intervenue – urbanisation galopante, développement effréné des transports, concentration industrielle –, faisant de la qualité de l'air un sujet de préoccupation majeur. L'écologie promet d'être, dans les décennies à venir, un enjeu de taille pour Pékin et la Chine dans son ensemble.

Pékin avant Pékin

Un peuplement ancestral

L'occupation humaine de la région de Pékin remonte à fort loin. Dans les années 1920, les fouilles de Zhoukoudian mirent au jour des ossements humanoïdes que l'on data alors d'environ 250 000 à 400 000 ans. L'anthropologue Yves Coppens les pense beaucoup plus anciens. Les vestiges, mystérieusement disparus pendant la seconde guerre mondiale au cours de leur transfert vers les États-Unis, ne sont plus accessibles pour de nouvelles études ; leur datation reste donc âprement discutée. En 1987, le site fut classé au patrimoine mondial de l'humanité et, à la suite de sondages commencés en 1996, de nouvelles fouilles pourraient y être entreprises dans les années à venir...

Un emplacement stratégique

Des habitats néolithiques furent découverts dans plusieurs zones de la ville, confirmant l'ancienneté du peuplement de la région. Les premiers sites urbains, ou du moins villageois, ne firent toutefois leur apparition que bien plus tard. Une agglomération assez primitive s'implanta d'abord non loin de l'actuel pont Marco-Polo, avant de se déplacer et de se fortifier à l'époque des Zhou (du XI^e au VIII^e s. av. J.-C.). Les textes désignaient alors la ville par le nom de Ji et, pendant la période dite des Royaumes combattants (de -481 à -221), elle fut le centre de l'État de Yan.



Vue d'ensemble sur Pékin ■ C. Palaprat

La région de Pékin semble avoir été un lieu de passage important entre la grande plaine du fleuve Jaune et les zones montagneuses du Nord-Est. Rappelons que la Grande Muraille, dont la construction est habituellement attribuée à Qin Shi Huangdi mais qui fut commencée bien avant, passe au nord de Pékin. L'ensemble de cette zone avait alors un rôle stratégique pour la sécurité de la Chine.

Un centre d'échanges

Après l'annexion de l'État de Yan par le premier empereur, Ji continua de prospérer. Plus tard, sous la dynastie des Han (de -206 à 220), l'historien Sima Qian la décrit comme l'une des grandes villes du Nord, dénombrant les régions et autres villes avec lesquelles elle était en relation et détaillant les produits de provenances très diverses que l'on pouvait y trouver.

Au VI^e siècle, sous la dynastie des Sui (de 581 à 618), commença le creusement du Grand Canal, voie d'eau destinée à relier les régions méridionales du pays aux zones septentrionales. Le Grand Canal, dont la région de la future Pékin constituait l'extrémité nord, devait avoir une importance considérable pour les communications et le commerce intérieur de l'Empire.

L'émergence d'une capitale

Pendant la première moitié de la dynastie des Tang (de 618 à 907), la capitale de l'Empire se situait loin vers l'ouest, à Changan (l'actuelle Xi'an). L'empereur Xuanzong, arrivé au pouvoir en 712, et sa favorite, la célèbre et très belle Yang Guifei, s'entichèrent d'un général d'origine turque, An Lushan. Rien ne fut trop beau pour lui ! Ji était alors le siège du gouverneur militaire de la région correspondant à peu près à l'actuelle province du Hebei.

L'empereur offrit à son favori d'immenses domaines dans cette zone. Funeste décision ! À des centaines de kilomètres de la capitale, loin des regards, il se constitua une puissante armée avec laquelle il marcha sur Changan, en 755. La révolte fut finalement écrasée en 763, mais la dynastie ne devait s'en remettre que très péniblement, avant de s'effondrer au début du X^e siècle.

La région de Pékin passa en 936 sous le contrôle d'un peuple nomade, les Khitan, qui y établirent leur capitale, Yanjing, située sur l'emplacement de l'actuelle Pékin. Mais en 1124, l'Empire khitan s'effondra sous les coups des Jurchen qui, après s'être emparés de leur capitale, la dotèrent de nombreux édifices, dont certains – certes très restaurés et/ou transformés – existent toujours aujourd'hui, comme la mosquée de Niujie et le temple Tianning. Malheureusement, de la ville elle-même, rebaptisée Zhongdu en 1153, il ne reste plus rien ; les Mongols sont passés par-là !

Pékin, enfin capitale d'empire !

Les premiers travaux d'urbanisation

En 1261, après une conquête spectaculaire, les Mongols étaient maîtres d'une bonne partie de l'Asie – ils avaient même un temps inquiété l'Europe. Ils fondèrent la dynastie Yüan (de 1279 à 1368) et Kubilai Khan, qui s'était proclamé empereur dès 1277, décida de s'établir à Pékin en 1261, alors appelée Dadu ("la Grande Capitale").

Il s'installa vraisemblablement dans un ancien palais qui avait subsisté, sur le site de l'actuel parc Beihai, et c'est à partir de là que fut tracé le plan de la nouvelle capitale, dont les travaux s'étendirent sur une bonne partie de la seconde moitié du XIII^e siècle : le palais définitif se dressait sur l'emplacement de l'actuelle Cité interdite ; à l'est se trouvait le temple des Ancêtres ; et à l'ouest, l'autel du Sol et des Récoltes.

Les quartiers commerçants se regroupèrent au nord et des canaux furent creusés pour faciliter le transport des marchandises. Dans les années 1960, des fouilles mirent au jour des sections de la muraille septentrionale, l'une des portes de la ville, ainsi que les fondations de plusieurs habitations et les traces de l'artère principale de la cité. Dadu, devenue Khan Baliq sous Kubilai Khan, est longuement décrite par Marco Polo qui la nomma Cambaluc dans son *Livre des Merveilles*.



Vue sur le parc Beihai, où se trouvait anciennement le palais de l'empereur Kubilai Khan ■ V. Bourrel

Nankin, une rivale de choix

En 1368, les forces rebelles menées par Zhu Yuanzhang mirent fin au pouvoir mongol. Une dynastie proprement chinoise, les Ming (de 1368 à 1644), reprit les rênes de l'Empire. Ayant adopté le nom de Hong Wu, le premier souverain choisit de s'installer à Nankin, non sans avoir envoyé des troupes raser le palais impérial de Dadu ; aussitôt rebaptisée Beiping ("la Paix du Nord"), la ville fut confiée à l'un de ses fils qui s'empara plus tard du pouvoir en éliminant son neveu et quelques autres opposants avant de monter sur le trône en 1402, prenant alors le nom de règne de Yongle.

Sachant les milieux de Nankin hostiles à son égard, Yongle prit le parti d'installer le siège de son empire en terrain ami. Beiping (devenue Beijing, "la Capitale du Nord") retrouva ainsi son statut de capitale impériale : l'administration y fut transférée en 1421 et Nankin se trouva reléguée au rang de capitale secondaire.

Des travaux de grande ampleur

Rapidement, des chantiers d'aménagement et de construction furent lancés : le Grand Canal fut rénové et rouvert ; Yongle supervisa la construction du nouveau palais impérial, entre 1406 et 1420 ; la Cité pourpre, plus communément appelée la Cité interdite, le temple du Ciel et la place Tian'anmen, sous sa première forme, furent édifiés.

C'est également à partir de son règne que les mausolées funéraires des empereurs Ming furent établis au nord de la ville. Grâce à ces travaux, Pékin prit la forme qu'on lui connaît aujourd'hui (sans tenir compte des toutes dernières expansions) : une ville intérieure à peu près carrée et une ville extérieure plutôt rectangulaire. Quant aux murailles édifiées autrefois, elles restèrent intactes, jusqu'à la construction récente du second boulevard périphérique...

Après la chute du dernier souverain Ming, Pékin conserva son statut de capitale. Les empereurs mandchous de la dynastie Qing (de 1644 à 1911) ne modifièrent pas sensiblement la physionomie de la cité. Le palais impérial fut embelli et de nouvelles structures y furent introduites pour l'adapter aux traditions religieuses des Mandchous qu'ils associèrent aux rites traditionnels de l'Empire. Les jésuites présents à la cour, et dont les talents étaient très appréciés des empereurs mandchous, enrichirent la ville de nouveaux édifices d'un style inédit.

Dans les faubourgs occidentaux, de somptueux palais d'été apparurent, la ville s'agrandit et la population s'accrut ; des voyageurs occidentaux l'estimèrent même à près de 3 millions d'habitants à la fin du XVIII^e siècle !

Car malgré ses problèmes d'approvisionnement, la ville exerçait un irrésistible attrait : des provinciaux affluaient pour y chercher un emploi – déjà ! – ou pour affaires, sans oublier les nombreux touristes – chinois ou occidentaux –, désireux de voir cette ville exceptionnelle.

De l'Empire à la République

Au XIX^e siècle, Pékin connut des heures sombres. En 1860, au cours de la seconde guerre de l'opium, l'ancien palais d'Été fut mis à sac avant d'être détruit par les troupes franco-anglaises. Le gouvernement impérial fut contraint de céder aux puissances occidentales un terrain où furent construites les légations, protégées par l'extraterritorialité.

Les Européens s'y barricadèrent en 1900 lors de la révolte des Boxers qu'encourageaient, en sous-main, l'impératrice douairière Cixi et les milieux les plus conservateurs.

En 1911, le régime impérial s'éteignit ; l'année suivante, la république fut proclamée. Dans un premier temps, son éphémère président, l'ancien général Yuan Shikai – qui tenta brièvement de restaurer l'empire à son profit –, maintint à Pékin son statut de capitale.



Le portrait de Mao sur la place Tian'anmen ■ A. Bayard

Mais, en 1928, après plus de dix années au cours desquelles s'affrontèrent seigneurs de la guerre et factions patriotes, le succès de l'expédition du Nord, menée par le Guomindang, ramena la capitale de la République de Chine à Nankin. Beijing redevint Beiping.

Intégrée à l'Empire japonais en juillet 1937, elle accueillit le gouvernement collaborateur chinois qui dirigeait les régions occupées. Défaites, les forces japonaises se retirèrent en 1945 et le pays fut alors déchiré par des affrontements qui opposaient désormais les forces du Guomindang aux maquis communistes.

Le 31 janvier 1949, les troupes communistes entrèrent triomphalement dans Pékin et le 1^{er} octobre de la même année, Mao Zedong proclama la fondation de la République populaire de Chine, dont le drapeau fut hissé sur la place Tian'anmen.



La voie sacrée menant aux tombeaux des empereurs Ming, construits sous le règne de Yongle ■ M. Gervais

Hauts lieux pékinois, d'hier et de demain

Pékin souffre encore aujourd'hui de son image de capitale avant tout politique. Xi'an, dont les alentours immédiats regorgent d'anciens vestiges, et Shanghai, qui apparaît à la pointe de l'architecture contemporaine, lui volent souvent la vedette. Et pourtant...

Une politique de restauration controversée

Pékin recèle maintes richesses artistiques et architecturales, certaines remontant à l'époque mongole ou à la dynastie des Ming... pour leur fondation, tout au moins. Car en Extrême-Orient, les mentalités tendent à accorder une plus grande importance à l'esprit dans lequel un édifice fut construit qu'à l'ancienneté des matériaux qui permirent sa construction.

Les travaux de restauration des édifices anciens sont donc parfois poussés au-delà des limites acceptables selon les critères internationaux et il n'est pas toujours facile de faire comprendre qu'un "faux vieux quartier" reconstruit pour les touristes ne passera jamais pour un "vrai" aux yeux du visiteur occidental.

Mais pour être parfaitement honnête, et sans exonérer les autorités des irréparables destructions occasionnées par la course aux Jeux olympiques de 2008, Pékin semble avoir maintenant réalisé le potentiel de son patrimoine et s'être engagée dans la voie d'une politique plus mesurée.

La Cité pourpre interdite

Édifié entre 1406 et 1420, au début de la dynastie des Ming, le vaste complexe tout à la fois palatial et administratif que l'on appelait alors la Cité pourpre constituait le noyau d'un ensemble urbain manifestement conçu pour incarner la puissance de l'Empire.

Conformément au goût chinois pour la symétrie, les multiples édifices et espaces de la cité s'agencent, de part et d'autre d'un axe nord-sud, en deux grands ensembles : les palais publics et les palais privés.

Mais la Cité pourpre n'était pas l'unique résidence des vingt-quatre empereurs qui y vécurent, entre le début du xv^e siècle et l'avènement de la république. Les souverains Ming passaient de longues périodes dans les résidences impériales situées au sud de la capitale ; quant aux monarques mandchous de la dynastie des Qing, ils se déplaçaient beaucoup entre le palais d'été du Yuanming Yuan et les terres septentrionales de la région de Chengde.

Objet de multiples reconstructions et rénovations au cours de son histoire, la Cité interdite n'en reste pas moins le seul exemple de palais impérial chinois subsistant aujourd'hui.

Des architectures religieuses

À Pékin, les religions, dont on sait qu'elles furent et restent l'objet d'un certain contrôle, sont représentées dans toute leur diversité. L'incontournable temple du Ciel rappelle le rôle fondamental que jouèrent, des siècles durant, les rites officiels visant à créer une harmonie entre le monde des Hommes et l'univers.

Le temple de Confucius, situé non loin de l'ancien collège impérial, le temple du Pic de l'Est et le temple des Nuages blancs, qui se rattachent tous deux au taoïsme, témoignent de la présence de religions dites natives.



Vue d'ensemble sur la Cité interdite ■ C. Palaprat

Mais le bouddhisme, religion importée qui sut faire preuve d'une remarquable adaptabilité, est infiniment plus représenté.

Le plus ancien et le plus grand temple bouddhiste de Pékin est le Tanzhesi, situé dans un très beau cadre naturel dans la partie occidentale de la ville, et dont la fondation remonterait au IV^e siècle.

Plus au nord, dans le même secteur que les palais d'Été et certaines constructions phare des Jeux olympiques comme le Cube d'eau et le "Nid d'oiseau", le temple des Nuages azurés, fondé au XIV^e siècle, est habituellement considéré comme le plus beau temple bouddhiste de la capitale !

Quant au temple des Lamas, aménagé dans un palais conçu pour le futur empereur Yongzheng, il présente un intérêt artistique et iconographique incontestable, bien qu'il soit subtilement utilisé pour donner l'illusion d'une question tibétaine pacifiée.

Établie dès l'époque des Song au cœur d'un quartier où vivait une importante communauté musulmane, la mosquée de Niujie, elle, témoigne par son architecture d'une totale intégration dans la tradition chinoise.

Le tombeau de Matteo Ricci et la cathédrale de l'Immaculée Conception gardent le souvenir des jésuites qui eurent dans l'histoire – au-delà de la propagation de la religion catholique – un rôle non négligeable. Malheureusement, il ne reste plus rien de la cathédrale originelle, fondée sur le site de la résidence de Matteo Ricci par son successeur, et l'édifice actuel ne date que du début du xx^e siècle.

À chaque pas ou presque, où qu'il tourne son regard, le promeneur attentif rencontre un marqueur de l'histoire ancienne ou plus récente de la ville, de sa littérature et de sa vie artistique : les tours de la Cloche et du Tambour, le pont Marco-Polo, le dagoba blanc du parc Beihai, les édifices coloniaux du quartier des légations, la place Tian'anmen réaménagée dans les années 1950, le mausolée de Mao Zedong, les résidences devenues musées de Mei Lanfang – star de l'opéra chinois –, de Song Qingling – veuve de Sun Yat Sen –, ou encore des écrivains Lao She et Mao Dun. Puis, témoignant des toutes dernières mutations, les tours ultramodernes des nouveaux quartiers financiers, du pôle technologique de Zhongguancun et, bien sûr, les constructions directement liées aux Jeux olympiques de 2008.



Le "Nid d'oiseau", stade construit à l'occasion des Jeux olympique de 2008 ■ J.-B. Le Corre

Hutong contre "Nid d'oiseau"

Le xx^e siècle et les premières années du xxi^e siècle furent mouvementées pour le tissu urbain et le patrimoine pékinois du fait des destructions occasionnées par la guerre sino-japonaise et les soubresauts de la Chine communiste, de la politique de la table rase au profit d'un modernisme forcé, ou encore des impératifs d'un trafic automobile à la croissance spectaculaire...

Ces dernières années, le sort de Pékin, et plus particulièrement celui de ses *hutongs*, illustre de la manière la plus parlante les violentes mutations qui affectent la plupart des villes chinoises. Le terme *hutong*, hérité du mongol, désigne un ensemble de ruelles étroites reliant entre elles des rangées de *siheyuans*, résidences traditionnelles dont les habitations se déploient autour d'une cour carrée.

Peu adaptés à l'évolution générale de l'urbanisme, les *hutongs* ont été démolis à un rythme effréné au cours des années précédant les Jeux olympiques, et ce dans des circonstances souvent très discutables d'un point de vue social : violence des expulsions, indemnisation souvent inexistante, absence de solutions de relogement pour les habitants... À présent, certains *hutongs* ont été classés, car il semble que les autorités aient enfin pris conscience de leur caractère emblématique et du potentiel touristique qui en découle.

Printemps 2016



Dans un hutong ■ C. Palaprat